HAL open science

Se désorienter avec les soldats de la Grande Guerre

Luca Salza

To cite this version:

Luca Salza. Se désorienter avec les soldats de la Grande Guerre. O. Azizaj, L. Salza, Orient, orientation, désorientation, réorientation, Mimesis, Milan, 2019. hal-03373118

HAL Id: hal-03373118

https://hal.science/hal-03373118v1

Submitted on 13 Oct 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Luca Salza

SE DÉSORIENTER AVEC LES SOLDATS DE LA GRANDE GUERRE

« Ah ! l'envie de s'en aller ».

L.-F. Céline, *Voyage au bout de la nuit* [1932]

S'orienter sur une carte

Lentement empli du long cri d'une sirène, le vent qui apportait la rumeur presque éteinte de la ville en état de siège et les sifflets des vedettes qui rejoignaient les bateaux de guerre, passa sur les ampoules misérables allumées au fond des impasses et des ruelles ; autour d'elles, des murs en décomposition sortaient de l'ombre déserte, révélés avec toutes leurs taches par cette lumière que rien ne faisait vaciller et d'où semblait émaner une sordide éternité. Cachés par ces murs, un demi-million d'hommes : ceux des filatures, ceux qui travaillent seize heures par jour depuis l'enfance, le peuple de l'ulcère, de la scoliose, de la famine. Les verres qui protégeaient les ampoules se brouillèrent et, en quelques minutes, la grande pluie de Chine, furieuse, précipitée, prit possession de la ville.

« Un bon quartier », pensa Kyo. Depuis plus d'un mois que, de comité en comité, il préparait l'insurrection, il avait cessé de voir les rues : il ne marchait plus dans la boue mais sur un plan. Le grattement des millions de petites vies quotidiennes disparaissait, écrasé par une autre vie. Les concessions, les quartiers riches, avec leurs grilles lavées par la pluie á l'extrémité des rues, n'existaient plus que comme des menaces, des barrières, de longs murs de prison sans fenêtres ; ces quartiers atroces, au contraire – ceux où les troupes de choc étaient les plus nombreuses – palpitaient du frémissement d'une multitude à l'affût. Au tournant d'une ruelle, son regard tout à coup s'engouffra dans la profondeur des lumières d'une large rue ; bien que voilée par la pluie battante, elle conservait dans son esprit sa perspective, car il faudrait

> l'attaquer contre des fusils, des mitrailleuses, qui tiraient de toute sa profondeur.[1]

Malraux nous indique une première piste (de travail) sur la voie de l'orientation. Elle nous parle de politique : une politique ne visant pas la gestion de l'existant ; une politique qui plutôt veut transformer les choses. Pour ce faire, la politique doit savoir s'orienter et orienter les gens. Son travail a à faire avec les cartes et le territoire. Nous sommes au XXème siècle. C'est sur un plan que la politique (s') oriente. Est, en effet, révolutionnaire qui, comme Kyo et ses camarades à Shanghai, sait s'orienter sur une carte, tous ceux pour qui, dans la révolte, la ville devient une série de lignes et de tracés où ils peuvent bouger et où ils peuvent imaginer les affrontements futurs. La pluie tombant sur Shanghai l'hiver 1927 n'empêche pas Kyo de voir, ou mieux : de s'orienter : la rue conserve dans son esprit sa perspective.

C'est dans ce sens que la théorie révolutionnaire devient une stratégie. Le révolutionnaire détermine l'orientation des combats : sur la base des données fondamentales de la situation objective (historique, sociale et économique), il sait vers quels objectifs diriger la lutte de rue. Il connaît son plan, dirions-nous. L'orientation a toujours un but : la prise d'un Palais, d'abord on la dessine sur la carte, puis on porte l'assaut dans les rues.

Marx et Engels ne disent pas autres choses quand ils distinguent la position des communistes par rapport à l'ensemble des prolétaires et aux autres organisations des travailleurs :

> Pratiquement, les communistes sont donc la fraction la plus résolue des partis ouvriers de tous les pays, la fraction qui entraîne toutes les autres ; sur le plan de la théorie, ils ont sur le reste du prolétariat l'avantage d'une intelligence claire des conditions, de la marche et des résultats généraux du mouvement prolétarien.[2]

---

1 A. Malraux, *La Condition humaine* [1933], in Id., *Œuvres complètes*, t. 1, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1989, p. 522-523.

2 F. Engels, K. Marx, *Manifeste du parti communiste* [1848], traduit de l'allemand par Laura Lafargue, Paris, Flammarion, Librio, 2017, p. 45.

Dès leur déclaration fondatrice, les communistes revendiquent leur *sens de l'orientation*. Les communistes diffèrent des autres groupes politiques de l'opposition de classe puisqu'ils ont la capacité de s'orienter, ils ont l'« intelligence » (« Einsicht ») de la situation réelle (« Bedingung ») dans laquelle les hommes se trouvent par rapport au temps et à l'espace. C'est parce qu'ils savent déterminer précisément le lieu où les hommes se situent que les communistes peuvent leur indiquer les chemins pour sortir des impasses et atteindre la destination voulue.

Le bolchévisme, on le sait, radicalise les considérations stratégiques dans la lutte révolutionnaire. L'insurrection est un « art », comme l'écrit Lénine quelques semaines avant la prise du Palais d'Hiver (en préparant l'assaut au ciel…), puisque ce n'est que par une *technique* adéquate, un savoir-faire, détenu et développé par des *professionnels*, que la révolution aboutira :

> Et pour considérer l'insurrection en marxistes, c'est-à-dire comme un art, nous devrons en même temps, sans perdre une minute, organiser *l'état-major* des détachements insurrectionnels, répartir nos forces, lancer les régiments sûrs aux points les plus importants, cerner le théâtre Alexandra, occuper la forteresse Pierre-et-Paul, arrêter l'état-major général et le gouvernement, envoyer contre les élèves-officiers et la division sauvage des détachements prêts à mourir plutôt que de laisser l'ennemi pénétrer dans les centres vitaux de la ville ; nous devrons mobiliser les ouvriers armés, les appeler à une lutte ultime et acharnée occuper simultanément le télégraphe et le téléphone, installer notre état-major de l'insurrection au Central téléphonique, le relier par téléphone à toutes les usines, à tous les régiments, à tous les centres de la lutte armée, etc…[3]

Lénine est caché quelque part dans la ville. Il est évident qu'il écrit ces lignes en ayant sous la main un plan de Petrograd. Il regarde les rues de la ville, il souligne les lieux de pouvoir, il oriente les mouvements de l'insurrection à venir. En effet, une des images les

3 V.I. Lénine, *Le marxisme et l'insurrection*, Lettre au comité central du P.O.S.D. (b.) R., écrite les 13-14 (26-27) septembre 1917. Parue pour la première fois en 1921 dans la revue « *Prolétarskaïa Révolioutsia* » n° 2.

plus saisissantes de la révolution d'Octobre est une carte de la ville insurgée :

On peut aisément affirmer qu'une insurrection se produit, qu'il y a soulèvement, quand les révoltés dessinent leur carte de la ville. C'est ça le moment de basculement. Quand le pouvoir perd pied, les révoltés tracent sur la carte ses lieux, pour les effacer : face à un pouvoir désorienté, eux ils s'orientent.

Dans la dernière séquence des *Dernières jours de Saint-Pétersbourg* (1927), le réalisateur Vsevolod Poudovkine met en scène une femme à la recherche de son mari dans les rues de la capitale au

lendemain de la révolution. Elle cherche d'abord dans les rues de la ville, elle voit (nous fait voir) les conséquences des affrontements, quelques blessés, puis elle entre dans le Palais d'Hiver, il est apparemment vide, mais elle ne s'y perd pas, elle regarde les beautés du monde ancien, elle continue de marcher, elle monte des escaliers, elle s'oriente tellement bien qu'elle retrouve dans l'immense demeure du pouvoir son mari. Il est avec d'autres révoltés. Tout le monde sourit. On est là. Tous ensemble. On s'est si bien orientés qu'on est dans le palais du pouvoir. Furio Jesi, à propos de la révolte spartakiste, une douzaine de mois après Petrograd, écrit qu'il y a révolte quand on fait sienne la ville, que l'on l'« appréhende », quand on s'y oriente à la perfection, pourrions-nous ajouter :

> On peut aimer une ville, on peut reconnaître les maisons, les rues dans sa plus lointaine et sa plus tendre mémoire ; mais c'est seulement à l'heure de la révolte qu'on appréhende vraiment la ville comme *sa* ville : elle est en même temps sa propre ville et celle des « autres » ; parce qu'elle est champ de bataille choisi par soi et par la collectivité ; parce qu'elle est un espace circonscrit dans lequel le temps historique est suspendu et dans lequel chaque acte vaut pour lui-même, dans ses conséquences absolument immédiates. On s'approprie davantage une ville en la fuyant ou en s'y exposant qu'en jouant, enfant, dans ses rues ou qu'en s'y promenant, plus tard, avec une fille. A l'heure de la révolte on n'est plus seul dans la ville.[4]

Pour Jesi, l'heure de la révolte est le moment où, en s'exposant, on s'approprie de la ville, où on crée une nouvelle communauté, indépendante des règles de l'ancien pouvoir. Dans la perspective de Jesi, qui est celle de la révolte, et non pas celle de la révolution, ce qui compte c'est justement ce moment précis où les gens s'insoumettent, suspendent le temps et prennent la ville, non pas le résultat final de leur action. Laissons toutefois de côté la question temporelle (décisive pour Jesi), la question de l'espace mérite d'être encore approfondie.

4 F. Jesi, *Spartakus. Symbolique de la révolte*, traduit de l'italien par F. Vallos et A. Dufeu, Bordeaux, Editions la Tempête, 2016, p. 101.

S'orienter : une question philosophique

Pour ce faire, nous avons à présent à disposition une boîte à outils, créée par Pierre Macherey. Dans son livre, *S'orienter,* il inscrit la question de l'orientation dans la nature même de la philosophie. Il fait de la question de l'orientation (même de l'orientation en politique qui nous occupe ici) une question philosophique, probablement la question fondamentale de la philosophie :

> En se demandant ce que c'est en pratique, s'orienter, on tire un fil auquel se raccrochent, présentées sous des biais inattendus, beaucoup de questions dont l'importance philosophique est manifeste et même centrale. On s'oriente, ou on est orienté — c'est le principal dilemme auquel on est confronté lorsqu'on s'intéresse à cette question —, dans l'espace physique, mental, collectif, en vue de s'identifier professionnellement, sexuellement, politiquement, religieusement, dans des conditions qui, à chaque fois, oscillent entre deux pôles extrêmes, l'un de passivité, l'autre d'activité. Au fond, la philosophie dans son ensemble pourrait renvoyer à cette question dont les enjeux concernent tout le monde à tout moment, partout, sans exception. Le rat qui se repère tant bien que mal dans le labyrinthe du psychologue, le voyageur qui essaie de se retrouver dans la forêt où il est perdu, le militant révolutionnaire qui cherche une issue à la crise qu'il a contribué à déclencher, le savant en quête d'épreuves de vérité qui lui permettent de démêler les problèmes qu'il s'évertue à clarifier, le croyant qui se demande désespérément où trouver un sens à la vie : toutes ces situations, qui s'inscrivent dans des contextes très différents, ont néanmoins en commun de renvoyer à la même exigence, celle de s'orienter, qui engendre des comportements dont le résultat n'est nullement acquis à l'avance. Peut-être est-ce de cette exigence et des innombrables difficultés auxquelles elle est confrontée que le désir de philosopher tire son impulsion première.[5]

Les observations de Macherey sont importantes. Il nous fait remarquer que toutes les tentatives d'orientation répondent à un « désir de philosopher ». Même le militant révolutionnaire – comme les Kyo, les Katow, les spartakistes dont on vient de parler – sont confrontés à une question philosophique. Ce n'est pas un hasard alors si Lénine,

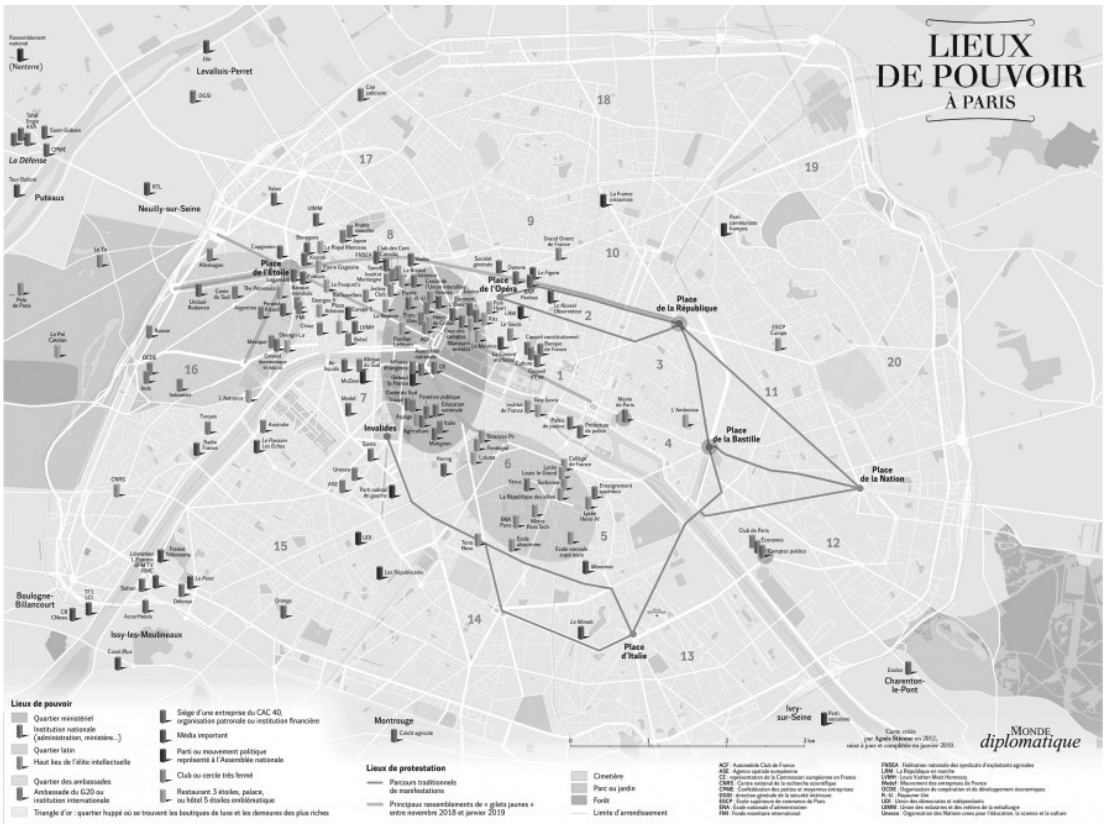
5 P. Macherey, *S'orienter,* Paris, Kimé, 2017, p. 11.

le stratège de la révolution par excellence, a voulu affronter aussi la philosophie. L'insistance sur les questions liées à l'organisation, la coordination et la direction du combat (la pensée révolutionnaire est une pensée stratégique), la radicalisation de la question de l'orientation (n'est militant révolutionnaire que celui qui sait s'orienter, qui sait où il est et où la lutte mène) sont, effectivement, inscrites, chez les bolchéviks, dans une théorie de la connaissance bien précise. Lénine discute de gnoséologie dans son volume *Matérialisme et empiriocriticisme* (1908). Contre la philosophie de l'expérience de Mach, Lénine soutient la primauté de la matière par rapport à l'existence de l'homme. Il existe donc une vérité objective, absolue et éternelle[6] (la « nature ») que l'homme essaie de connaître. Partant, cette réalité objective est indépendante de la connaissance et de la conscience humaines. La thèse de la séparation (un « dualisme ?) entre le réel objectif et la conscience de l'expérience humaine est intéressante puisqu'elle est reprise par Lénine dans le deuxième moment de sa réflexion, celui concernant l'histoire. La théorie de la connaissance chez Lénine s'applique d'abord à la nature puis aux rapports sociaux et donc à l'histoire. Ici aussi une forme de dualisme est à l'œuvre : l'existence sociale est indépendante de la conscience sociale. L'homme social, historique, se trouve devant et à l'intérieur d'une réalité sociale ayant ses propres lois. L'ignorance de ces lois est la condition de l'homme « non instruit » qui ne parvient pas à s'affranchir du contexte dans lequel il se trouve. On sait bien où cette philosophie mène. La « conscience » sociale n'étant pas le reflet du vécu, d'une expérience, elle doit venir de l'extérieur. C'est, en somme, le Parti, ses révolutionnaires professionnels, qui sont les porteurs de la conscience, qui vont *orienter* les combats des prolétaires lesquels, sans eux, seraient *désorientés*, voire aveuglés, dans leur « spontanéisme ». La tâche du Parti, comme Lénine l'indique clairement dans le *Que faire ?,* consiste précisément à apporter aux ouvriers leur conscience de classe et de guider et orienter le mouvement ouvrier.

6 V. I. Lénine, *Matérialisme et empiriocriticisme,* Pékin, Editions en langues étrangères, 1975, p. 232.

Désorienté.e.s

Cents ans après la révolution d'Octobre, malgré toutes les lignes directrices que les marxistes « de la chaire » nous ont indiquées, nous sommes perdu.e.s. Nous avons mis un gilet jaune car nous ne voyons plus rien, personne ne nous voit non plus. On essaie de nous montrer avec ce jaune, on espère que cette couleur nous oriente dans la nuit dans laquelle nous sommes tombés, sans révolution, sans plus l'Etat de la révolution, sans le grandi Parti. Au moins nous reconnaissons, par et avec le jaune, les nôtres. Nous nous parlons, nous nous regardons dans les yeux. On tente même de retracer une carte des lieux du pouvoir[7].



7 Cette carte a été dressée par le « Monde diplomatique ». Elle a suscité beaucoup de réactions outragées de la part du groupe dirigeant en place en France, hommes et femmes politiques, journalistes, entrepreneurs et entrepreneuse, qui se sont sentis, les pauvres, visé.e.s.

Cette carte, le innombrables « actes » de gilets jaunes n'ont rien produit aux yeux des maîtres-à-penser en révolution. Rien n'y fait, ils nous disent que nous n'avons aucun but, que nous perdons notre temps à traîner ainsi dans les cortèges, pire encore quand nous discutions, en fumant, sur les carrefours à côté des ZAC, à la lisière de pauvres petites villes. Nous n'avons pas de boussole sans avoir assimilé la leçon de conscience venue d'en haut[8]. Nous sommes désorienté.e.s.

Nous flânons dans les rues, dans les lieux de travail, dans la vie sans orient. Nous errons, dans les deux sens que ce verbe peut revêtir. Comme les chevaliers de l'Arioste nous allons ici et là, à droite et à gauche, vers le haut et le bas dans les bois autour de Paris, dans les châteaux d'Atlante, et nous nous trompons sur tout : sur l'amour, sur la guerre, sur le sens à donner à nos existences. Même quand nous nous battons contre les pouvoirs, nous errons parce que nous errons sans direction. Les pirates ou les bandits, étudiés par Hobsbawm[9], sont les dernières silhouettes d'une contestation erratique, désorientée.

La politique révolutionnaire du XXème siècle s'est entièrement vouée à effacer cette erreur. Pour une effectivité des gestes politiques, il serait nécessaire, disent les socialistes, les communistes et même les anarchistes, d'établir une ligne, sur la base des conditions réelles de la société et de l'économie, et définir des objectifs. Mais la question que nous pouvons nous poser, dans les années 10-20 du XXIème siècle, est la suivante : est-il toujours indiscutable qu'être hors ligne, dépasser les lignes, se battre sans déclarer, au préalable, son objectif, sans mots, sans « programme », sans chefs, ne représentent que de gestes ineffectifs, voire dangereux ?

On pourrait poser cette même question ainsi : la désorientation peut-elle tracer une ligne politique, une « autre » ligne politique ? Il faut, tout d'abord, affronter une contradiction évidente. Si on est désorienté.e.s, on n'a pas de « ligne » ; de plus, il est évident qu'il

8 Voir à ce propos l'article qu'Alain Badiou a écrit sur les « gilets jaunes » : https : //www.lautrequotidien.fr/articles/2019/3/13/alain-badiou-leons-du-mouvement-des-gilets-jaunes-

9 E. J. Hobsbawm, *Les bandits,* traduit de l'anglais par J. P. Rospars, Paris, La Découverte, 1999.

n'y a aucune volonté de dessiner un tracé quand on virevolte, quand on erre. Il n'y a aucun dessein, au double sens du terme, il n'y a qu'un vaste gribouillage. Le problème est là : où-t-elle la ligne ? Il n'y a pas de « ligne », mais il y a une série de mouvements irréguliers, de lignes intermittentes, de biffures et de cassures sur la carte ; il y a des stries, des rayures, des segments de projets et de vies. Or, ce sont ces « erreurs » constantes et répétées, voulues, cherchées, qui peuvent peut-être constituer une politique.

Les déserteurs

Pour soutenir cette thèse je voudrais parler des différentes formes de « désertion » pendant le premier conflit mondial. La désertion est une des modalités par lesquelles les soldats, entre 1914 et 1918, expriment leur refus de la guerre. La gamme de ces refus est très vaste[10]. On parle tantôt de désobéissance, d'indiscipline, de désertion, d'insoumission, de défection, de mutinerie, etc.. Chacun de ces termes revêt une signification précise, même d'un point de vue juridique. Je voudrais ici insister sur le mot « désertion » car, dans « désertion », dans son sens étymologique, il y a « désert » : du latin « desertare », dérivé de « desertus », participe passé de « deserere », « abandonner ». Le déserteur erre entre les lignes, il essaie de passer au-delà, il est écrasé dans le « no man's land », ou bien il tourne, tel un spectre, par terres étrangères. Aussi est-il toujours hors de l'espace, dans un désert. La désertion est une marche dans un labyrinthe, zig-zag sans fin.

10 Pour une approche générale voir l'excellent travail d'André Loez, *14-18. Les refus de la guerre. Une histoire des mutins*, Paris, Gallimard, 2010 ; parmi les nombreux livres sur les refus de la guerre et sur des actes d'insubordination, on peut au moins lire pour la France : N. Offenstadt (éd.), *Le Chemin des Dames : de l'événement à la mémoire*, Paris, Stock, 2004 ; R. Adam, *1917, la révolte des soldats russes en France*, Pantin, les Bons caractères, 2007 ; G. Davranche, *Trop jeunes pour mourir. Ouvriers et révolutionnaires face à la guerre (1909-1914),* Paris, Libertalia/L'Insomniaque, 2014.

Le déserteur en allemand peut se dire « Überläufer » : « Ich pin Uberlaufer » s'exclame un prisonnier italien, avec un allemand magnifique, dans une des lettres répertoriées par Léo Spitzer[11]. Mot très intéressant car le déserteur est celui qui « court au-delà ». Ce déserteur a quitté « son » armée pour devenir prisonnier de l'armée d'en face, pour arrêter la guerre, sa guerre au moins. C'est une « désertion » classique. Il nous intéresse ici son mouvement. Il erre sur le champ de bataille, il sort des lignes, il va au-delà, vers le dehors.

Est « déserteur », en effet, celui se désidentifie totalement. Son « non » ouvre la voie de l'abandon. Le déserteur est hors de tout, de soi-même, de son monde, de ses amis, de son groupe, de sa communauté, de sa langue, de l'histoire. Il perd son identité, son humanité parfois, la désertion est, en ce sens, une « désidentification ». Le déserteur perd l'appartenance à l'histoire, la désertion est une « désappartenance ». Où se trouve-t-il sur une carte, un déserteur ? Dans les lignes de l'armée 1 ou dans les lignes de l'armée 2 ?

Pensons un instant à Giuseppe Marrasi, le déserteur qu'Emilio Lussu présente dans son livre *Un an sur l'Altipiano* (1938) (adapté au cinéma par Francesco Rosi, sous le titre *Les hommes contre*). La première fois qu'on le croise dans le livre, il est perdu entre les lignes : « un homme isolé, placé entre les ennemis et nous, était venu à notre rencontre[12] ». Il est fait prisonnier, mais, hélas pour lui, ce sont les Italiens qui l'ont capturé dans la nuit en pensant avoir pris un soldat ennemi : « Tu croyais voir fini la guerre, fils de chienne ! Avoue que tu aurais bien donné un œil pour que nous soyons des Autrichiens[13] ». L'officier Lussu le revoie après une nouvelle tentative de fuite, Marrasi essaie de se justifier cette fois-ci en disant qu'il s'est éloigné de leur camp pour chercher son barda. Alors Lussu s'exclame : « Une fois c'est ta musette que tu perds, une autre c'est

11 L. Spitzer, *Lettere di prigionieri di guerra italiani,* 1915-1918, a cura di L. Renzi, traduzione di R. Solmi, Milan, Il Saggiatore, 2016. Pendant la Grande Guerre, Spitzer, en raison de sa connaissance de la langue italienne, est mobilisé dans les bureaux de la censure du Ministère de la Guerre de l'Empire autrichien.

12 E. Lussu, *Les hommes contre. Un an sur l'Altipiano,* traduit de l'italien par E. Genevois et J. Monfort, Paris, Arléa, 2015, p. 39.

13 *Ibid.,* p. 41.

toi-même »[14]. Le déserteur est justement celui qui se perd, se perd soi-même, il perd son identité. Marrasi est, pour toute l'escouade, « le Bosniaque » pour souligner son étrangeté à l'armée et à sa patrie. Il ne parle effectivement presque jamais en italien. Un jour Lussu surprend une conversation entre des soldats, parmi lesquels il y a Marrasi :

> - Qui me donne un demi-cigare ?
> - Ja, un demi-cigare !
> - Ja, ja !
> - Kamarad, un demi-cigare !
> On faisait des plaisanteries sur son allemand et on ne lui donna pas le cigare.
> - Et ce coup du fusil à la main ? Quel coup de fusil astucieux !
> - Comment as-tu fait pour le tirer ?
> - Mais quand tu as été fait prisonnier, franchement, tu n'as pas eu de veine. Cette fois-là, tu n'as pas eu de veine.[15]

Marrasi est déjà hors de sa communauté. Il ne parle jamais, il ne dit jamais rien alors que tout le monde rit et joue. Le lendemain on le voit avancer seul, dans la neige, mains en l'air, sans fusil, vers les tranchées ennemies. C'est la désertion, le passage entre les lignes. La description de cette fuite lente et pénible constitue l'un des moments les plus dramatiques du livre de Lussu. On suit Marrasi presque pas à pas dans sa marche, dans la neige, entre les armées ennemies : les Italiens, derrière, « déshonorés », qui lui tirent dessus, et les Autrichiens qui regardent la scène et semblent l'encourager. Marrasi marche, s'arrête devant les barbelés, il semble avoir été pris par un tir, mais il continue, il saute, il s'arrête, il se ressaisit, il reprend la marche « On le voyait piétiner, éperdu, mais toujours invulnérable[16] ». Seulement à la fin, quand il arrive à côté de la tranchée, non plus « ennemie », il tombe :

14 *Ibid.*, p. 56.
15 *Ibid.*, p. 222.
16 *Ibid.*, p. 226.

> Marrasi se trouvait sous le deuxième barrage de fils barbelés, à deux mètres, au plus, de la tranchée ennemie. A la grande meurtrière quelqu'un devait lui parler en italien car j'eus l'impression qu'une conversation se déroulait avec ceux de la tranchée. Il tomba, au moment précis où il touchait le barbelé. Il resta immobile, les jambes enfoncées dans la neige, le buste plié, les bras et les mains tendus. Sur la cible à présent inanimée, le feu de toute notre tranchée faisait rage comme auparavant.[17]

En sortant des lignes tracées par les dirigeants politiques et militaires, le déserteur, cette pauvre silhouette se mouvant péniblement dans la neige, toute seule, contre tous, met en émoi toute une armée. Avec son ironie, Lussu met bien en évidence comment la sortie hors des lignes du déserteur représente un véritable *scandale* :

> Quelle honte ! Quel déshonneur ! disait-il en respirant avec peine. La 2e section est déshonorée.
>
> La 2e section est déshonorée. La compagnie était déshonorée. Le bataillon était déshonoré. Sous peu, on allait considérer comme déshonorés le régiment, la brigade, la division, le corps d'armée et, selon toute probabilité, l'armée entière.[18]

L'errance dans la neige de Marrasi est une honte pour l'armée italienne puisqu'elle porte le personnage hors cadre : « à trois cents mètres de nous, à deux mètres de l'ennemi[19] ». Elle l'éloigne de son camp. Elle l'emmène loin de la violence. Elle lui fait abandonner la guerre.

Il est question d'abandon aussi dans le livre qu'écrit Léon Werth. *Le soldat Clavel*. Le personnage qu'il invente pour raconter sa guerre, fait la guerre et pourtant il parvient à l'abandonner, à s'en détacher. En se recueillant sur soi-même, Clavel se transforme, sort du troupeau, tout en y restant, et retrouve sa subjectivité. Il entame son voyage. Il ne va pourtant nulle part. Il reste sur place, dans la tranchée, mais sa purification intérieure le conduit très loin, « dans

17 *Ibid.*, p. 227.
18 *Ibid.,* p. 225.
19 *Ibid.,* p. 228.

une autre planète[20] ». Une tentative de déserter sans s'éloigner en apparence. En réalité, dans la solitude, grâce à ce travail sur soi, Clavel parvient à abandonner la guerre, à la chasser de lui[21]. La guerre le conduit au « désert », au dépouillement extrême, la méditation qu'il commence, le « cauchemar en méditation », dont son livre est le résultat, ne donne aucune couleur à cet espace. Il demeure dans la pauvreté, dans le néant. C'est seulement en acceptant la suspension du temps et de l'espace, en acceptant le désert, que cette « méditation triste » – une longue discussion entre le protagoniste et son « double » (le narrateur ou l'auteur lui-même), une sorte de monologue à plusieurs voix – devient une « dialectique contre la guerre ». Ressasser les choses, à l'infini, « méditer », écrire peut-être, est ce qui reste dans la catastrophe. Ainsi, même dans le « désert », Clavel trouve la force pour se créer des plages où il s'évade, où il voyage au-delà de ce qu'il vit et qu'il voit. Malgré son désespoir politique et existentiel, Clavel cherche toujours à aller au-delà de la guerre[22].

Un autre poète (il serait préférable de dire « pohète », comme il se définissait lui-même pour éviter de tomber dans l'Art, tel un Apollinaire quelconque) se promène dans les tranchées de la Première Guerre mondiale, entre les lignes, sur le « no man's land », sans but, sinon celui d'abandonner la guerre. Pour Jacques Vaché aussi, en effet, le mouvement incessant entre les lignes, dans les tranchées, sans une direction : une « flânerie », comporte une « sortie » définitive du monde de la guerre. D'abord, il est intéressant de souligner que c'est Vaché lui-même qui caractérise ses mouvements sur le champ de bataille comme des promenades : « Je promène de ruines en villages mon monocle de Crystal[23] ». Il ne suit aucun tracé : alors que les ordres lui imposent de rester dans les rangs, il se lance dans

20 L. Werth, *Clavel soldat* [1919], Paris, Viviane Hamy, Paris, p. 302 : « Vernay et moi nous ne sommes pas à la guerre… Nous avons fait un voyage dans une autre planète… ».

21 *Ibid*., p. 303 : « Clavel se réveille. Dans le noir, dans le silence, malgré les rats, il élimine la guerre. Il la chasse de lui ».

22 *Ibid*., p. 353.

23 Jacques Vaché, *Lettres de guerre 1914-1918,* édition établie et annotée par P. Allain et T. Guillemin, Paris, Gallimard, 2018, Lettre à A. Breton, 11 octobre 1916, p. 187.

des « pérégrinations, multiples » qui le conduisent hors de la carte, dans ses interstices, dans ses impasses. Le soldat Vaché ne cesse de bouger, partout sur le front. Une nuit il lui arrive même de se perdre dans ses déambulations :

> Je me suis égaré vers les 11h du soir, perdu dans un dédale de cratères, de trous d'obus variés, de ruines et de fils de fer plus ou moins barbelés et s'est trouvé – Je m'en suis aperçu à temps – (par la rencontre d'un de nos postes) que j'allais droit vers B. encore aux mains des Boches, dont les tranchées (ils ont encore quelques tranchées – et nous plus) passent dans les rues.[24]

Son monocle (de dandy) ne lui permet pas de se repérer cette fois-ci. Il est désorienté. Il retrouve son chemin grâce au corps mort d'un soldat. Vaché raconte à sa mère qu'il s'est déjà perdu quelques fois. C'est logique quand les mouvements, les « pérégrinations », ne suivent aucune « direction ». Ses trajectoires constituent, bien sûr, des lignes, mais elles ne sont pas les mêmes lignes que tirent les généraux et les officiers sur la carte. La multiplication des lignes, la volonté de ne leur donner aucun sens (elles correspondent à des promenades), portent le soldat hors de la guerre : « J'objecte à être tué en temps de guerre – Je passe la plus grande partie de mes journées à me promener à des endroits indus[25] ».

On le voit bien : certains soldats découvrent que c'est en s'égarant, en perdant la boussole, en sortant de la ligne qu'ils peuvent refuser la guerre, s'en éloigner, l'esquiver. Les promenades transforment l'homme, elles lui font rejeter le rôle et la place qu'on lui a assignés. C'est parce qu'il sort de lui-même que Vaché n'arrête pas de bouger, qu'il s'évade en dehors des lignes et des cartes militaires : ses errements sont le résultat de sa volonté de se désidentifier. D'ailleurs, combien de noms utilise-t-il pour signer ses lettres ? Jacques d'O, Tristan Hilar, Jack, Harry James, etc. etc… Il se perd – « J'ai successivement été un littérateur couronné, un dessinateur pornographe connu et un peintre cubiste scan-

24 Lettre à sa mère, 29 avril 1917, p. 235
25 Lettre à A. Breton, 9 mai 1918, p. 316.

daleux[26] » – et il se perd sur la carte. C'est une désorientation complète. Il laisse disparaître sa figure sur un plan et son nom. C'est en se désorientant, en désorientant ceux avec qui il parle que Vaché se détache de la guerre, qu'il rejette la guerre. Breton parlera à ce propos d'un « principe d'insubordination totale » minant le monde, « réduisant ce qui prenait alors toute importance à une échelle dérisoire, désacralisant tout sur son chemin[27] ». La « désertion » de Vaché n'est pas une figure dialectique se hissant contre le pouvoir, elle pratique plutôt l'évitement, l'esquive. On connaît la célèbre définition de Breton sur cette désertion :

> A la désertion à l'extérieur en temps de guerre, qui gardera pour lui quelque côté *palotin,* Vaché oppose une autre forme d'insoumission qu'on pourrait appeler la désertion à l'intérieur de soi-même. Ce n'est même plus le défaitisme rimbaldien de 1870-71, c'est un parti pris d'indifférence totale, au souci près de ne servir à rien ou plus exactement de *desservir* avec application.[28]

Il n'y a rien, en effet, chez Vaché d'un serf cherchant la reconnaissance du maître. Son attitude est plutôt aristocratique : une forme de « désinvolture » face à l'histoire. La « totale indifférence », le détachement par rapport aux choses résultent des errements de Vaché dans le « no man's land ». Il ne suit aucune direction, il ne parcourt aucune ligne précise, il trace sereinement d'innombrables trajectoires. La carte et le territoire ne sont plus « politiques ». Ses trajectoires dessinent une carte tout à fait « sentimentale ». En désertant à l'intérieur de soi-même on se perd sur le plan, mais on retrouve une forme de liberté.

Cette liberté sans boussole a été moquée pendant des années par les professionnels de la politique. Pourtant, les déplacements sans sens des soldats, leurs tentatives de se soustraire ainsi, par l'errance, dans le désert, à la « machine décervelante » mettent en mouvement

---

26 Lettre à A. Breton, 11 octobre 1916

27 A. Breton, *Entretiens 1913-1952*, avec A. Parinaud et alii, Paris, Gallimard, 1952, pp. 26-27

28 A. Breton, *Anthologie de l'humour noir* [1940], Paris, Pauvert, 1985, pp. 349-350.

une puissance de contestation radicale du monde. C'est probablement pour cette raison qu'un groupe de « gilets jaunes » a rendu hommage au Soldat inconnu, sous l'Arc de Triomphe à Paris, le 1er décembre 2018[29]. Des fils se tissent entre des époques différentes. Une tradition des opprimés s'esquisse. Des révoltés qui, hier comme aujourd'hui, ne visent pas à « prendre le pouvoir » (selon le schéma classique du pouvoir constituant). Cette puissance de contestation n'a aucune « ligne », puisqu'elle en a d'innombrables, qui s'entremêlent, se brouillent, se superposent, partent en tous les sens. Elle n'a aucun but. Elle n'a pas d'orientation dans le sens qu'elle veut simplement en finir avec le vieux monde, le destituer.

29 Voir à ce propos le petit texte d'Alain Brossat, paru dans le site internet « Lundi matin », https ://lundi.am/Apres-les-rejouissances-du-1er-decembre-a-l-Arc-de-Triomphe.